

Des îles lunes à La Courneuve: trajectoires d'exilés

Stéphanie Lepage

On s'y rend en quelques arrêts de RER, à peine dix minutes de trajet une fois passé le quartier commercial-chic de Châtelet. Dans le train, les premiers mots de comorien se font déjà entendre. Certains passagers portent le kofia, chapeau traditionnel, sur la tête. Une voix annonce « La Courneuve – Aubervilliers ». Les portes s'ouvrent dans un claquement sec. C'est la descente.

Deux rues à parcourir avant qu'elle ne se dévoile au regard. Comme les astres dirigeaient jadis les boutres vers le port de Moroni, la tour appelle les Comoriens vers leur quartier. Avec ses 26 étages de béton, elle domine fièrement La Courneuve et en est le symbole, le point de ralliement. A sa droite, la tour dite du Mail, plus basse mais plus large, décorée de grappes d'antennes paraboliques.

Sur la place du commerce, à l'ombre des deux buildings, tout ce qu'il y a de plus français. Un supermarché, une poste, un tabac. Bien loin de la vision idyllique qu'évoque la ville lumière, sa banlieue nord offre un tout autre tableau. Celui de la densité et du béton. Tel des clapiers à lapin, les HLM accueillent tous ceux qui ne peuvent s'offrir le luxe de vivre dans l'intra-muros.

C'est ici, bien loin de la beauté de leurs îles lunes, que vivent des milliers de Comoriens. Ils sont originaires d'un petit archipel constitué de quatre îles et situé en plein océan indien. Colonie française jusqu'en 1975, aujourd'hui l'Union des Comores est un pays indépendant.

Bien que présents dans tout Paris, c'est à La Courneuve que les Comoriens et Français d'origine comorienne se sont surtout rassemblés pour vivre en communauté. On les appelle les «je viens», car quand ils rentrent au pays, ils disent toujours qu'ils viennent de telle ou telle ville, surtout de Marseille ou de Paris.

Certes, ils ne sont pas les seuls à résider dans le quartier. Les Nord-Africains ne sont pas en reste. Et quelques Français de souche l'habitent également. Mais les Comoriens en ont fait leur village dans la ville. Comme au pays, à l'ombre de l'arbre à palabres, ils se rassemblent ici au pied de la tour. L'horizon azur remplacé par un océan de béton. Les boubous défilent. Sur la place, dans les rues autour des blocs, beaucoup portent l'habit traditionnel. On se salue en comorien bien sûr, comme au pays.

La Courneuve fait peau neuve

On entre dans la tour comme dans un moulin. Le hall austère est flanqué d'ascenseurs de part et d'autre. Ceux-ci marchent une fois sur deux, ou en alternance, transformant régulièrement la vie des habitants du sommet en un enfer. Escalé au 2ème étage. Un long couloir dépourvu de lumière du jour et recouvert de carrelage mosaïque défraîchi mène à la porte du fond. C'est là que résident Abdou Ahmed et sa femme Mariam depuis 2003. D'abord habitant au 16ième étage, ils ont aujourd'hui migré vers un appartement plus bas, plus grand. Tout est relatif.

Abdou est installé dans le canapé, son plus petit sur les genoux. Ses deux autres garçons déambulent à travers la modeste pièce principale. Quand il n'est pas en congé, le trentenaire est éboueur à la ville de Paris. Il se lève tôt pour prendre son service à 6h dans le 11ème arrondissement. *«Je n'aime pas mais ça m'arrange comme ça je peux m'occuper des enfants»*. Mariam fait son entrée, elle porte le msindzani sur le visage. Masque d'argile traditionnel qu'utilisent les Comoriennes pour se protéger du soleil ou s'hydrater la peau.

C'est le ramadan, le couple a les traits tirés. *«Depuis le début du jeûne, j'ai déjà reçu sept coups de fil du bled. Tous me demandent de leur envoyer de l'argent pour les frais liés au ramadan».*

Habituellement, Abdou envoie déjà de l'argent à la famille chaque semaine ou chaque mois, selon ses moyens. *«Ils pensent qu'ici on vit comme des milliardaires, qu'on est à l'aise mais c'est pas si facile...».*

Abdou jette un coup d'œil au dehors. Le ciel est chargé de nuages, une fine pluie bat le pavé. En face, une esplanade de béton, sur le côté la tour du Mail et ses 12 étages. La vue n'est pas franchement réjouissante.

Néanmoins, il ne faut pas sous-estimer l'amélioration qu'a connue le quartier à différents niveaux. Selon ses habitants, il y a encore quelques années, il ne fallait pas sortir avec son Gsm en main ou son sac en bandoulière sous peine de se le voir arracher rapidement. La Courneuve attirait alors les voyous de toutes les banlieues avoisinantes et était connue pour être la plaque tournante de nombreux trafics. Aujourd'hui, bien sûr tout n'est pas parfait mais du chemin a été parcouru et cela, grâce à une véritable mutation de l'espace urbain. La tour du Mail est aujourd'hui l'ultime vestige de ce que fût la cité des Quatre Mille logements, principale cité de La Courneuve, qui fut construite entre 1956 et 1967. A cette époque, la cité comptait environ 17.000 habitants, une ville dans la ville. Mais cette mode des grands ensembles fut un désastre et l'objet de nombreuses critiques. En effet, l'Office HLM de la Ville de Paris, qui géra longtemps le site, y pratiqua une politique d'attribution des logements destinée à regrouper en banlieue des familles et des populations dont la mairie de Paris voulait se débarrasser. Habitants des bidonvilles, employés parisiens, rapatriés d'Afrique du nord, immigrés africains et plus tard asiatiques, chinois, pakistanais, tamouls,... Les habitants de La Courneuve sont pour la plupart socialement défavorisés et la cité dans laquelle ils vivent, dépérit de jour en jour jusqu'à se retrouver après plusieurs années dans un état de délabrement avancé.

Il faudra attendre les années 80 pour qu'un début de renouvellement urbain ne commence. Une première tour est démolie, remplacée par le quartier Orme seul. En 2000, la tour Renoir est à terre. 2004, les tours Ravel et Presov subissent le même sort. Viendra ensuite l'heure de la tour Petit Balzac et, enfin, Balzac en 2010 qui sera vidée dans un climat de tension alors que les trafiquants de drogue craignent de perdre leur territoire. C'est donc une longue et vaste opération de rénovation urbaine qui fut menée pour changer le visage balafré de la cité et combler ensuite les vides existants. De nombreux projets ont permis de créer des quartiers à taille humaine désormais, aménagés avec des fontaines, des plaines de jeux, des bancs publics,... Reste «La tour» et sa voisine qui subsistent, comme les dernières cicatrices d'une ancienne plaie béante.

Parias de diaspora

Assoumani, la cinquantaine bien tapée, ne compte plus les années passées dans l'hexagone. Au 12ième étage, il vit avec son épouse Fatima et leurs quatre enfants dans 40m². Juste rentré du travail, le père de famille se détend en regardant le football. *«On est comme des esclaves. Des esclaves de ceux restés là-bas».* C'est avant tout un exil économique qui a poussé l'homme âgé aujourd'hui de 55 ans à quitter autrefois son île. Grâce à son travail de nettoyeur, il peut épargner tous les mois une petite somme à envoyer au pays où elle aide à vivre.

Mais Assoumani prépare aussi sa retraite. Au village là-bas, la construction de sa maison est en bonne voie. Une fois qu'elle sera terminée et qu'il aura une petite somme en poche, il compte retourner vivre aux Comores. *«J'ai fait un deal avec les enfants. Maintenant, on paye pour leurs études, après c'est eux qui payeront pour nous. Ils enverront chacun 200 euros et on vivra bien».*

Mais avant, le chef de famille doit également économiser pour faire le Handa, en français le Grand Mariage. Ce n'est que grâce à cette cérémonie traditionnelle qu'il pourra devenir un «m'drumzima», soit un « homme entier ». Il pourra alors seulement prendre la parole sur la place du village, occuper les places d'honneur lors de festivités, être respecté de tous. Le Grand Mariage du couple durera plusieurs jours et coûtera énormément d'argent. Mais peu importe. La pression sociale est trop forte et c'est en tant qu'homme accompli qu'il faudra revenir au pays.

La famille Mzembaba

Assoumani fait partie de la première génération de Comoriens arrivés en France, déjà adultes, et qui ne comptent pas y finir ses jours. Après l'exil, l'éloignement, le labeur, Assoumani rentrera probablement chez lui.

Mais en ce qui concerne ses enfants, la deuxième et troisième génération de «Franco-Comoriens», les choses ne sont plus aussi simples. Nés en France, scolarisés en français, baignés dans la culture de l'hexagone, leur identité est désormais mélangée. Ils parlent autant la langue manioc que la langue camembert. En rue, contrairement à leurs anciens, ils ne portent d'ailleurs pas souvent l'habit traditionnel qu'ils ont troqué pour une tenue occidentale.

Longeant La tour, Kamaria, 20 ans, rentre du boulot. Elle est éducatrice pour enfants. Coquette et élancée, elle vient de décrocher un contrat à durée indéterminée qu'elle commencera en septembre. *«Je suis née à La Courneuve et j'ai toujours vécu ici. C'est chez moi »*. La jeune femme n'est rentrée que deux fois au pays pour passer les vacances mais ne s'y voit pas vivre à plein temps. *«Je suis franco-comorienne mais je veux vivre ici. Je ne pourrais pas vivre au pays, ne fût-ce que pour des questions de commodités. Au village, on n'a pas l'eau courante»*.

Kamaria s'éloigne des buildings. Depuis la démolition de la tour Balzac en 2010, la famille a déménagé dans un bâtiment neuf, haut de quatre étages. *«C'est bien mieux qu'avant. Ici, les parents nous laissent sortir sans danger de la maison»*. Kamaria est le premier enfant de la famille... mais de peu! Aminata, sa sœur jumelle, la suit d'à peine une demi-heure. Quelques années plus tard, suivront successivement deux frères: Amal et Ali. Kamaria, l'aînée, a donc donné son nom à sa mère, appelée désormais «maman Kamaria» par l'ensemble du quartier. Celle-ci est en cuisine, en train de préparer des samoussas de poissons, des pains mkatra foutra, des ailes de poulets marinées et autres mets pour la rupture du jeûne. Petite et un peu ronde, la mère de famille porte le saluva, tissu comorien resserré au-dessus de la poitrine. *«On cuisine à la comorienne pas à la française! C'est pas dur. On trouve tous les ingrédients au magasin qui est en bas de la tour. C'est pas loin »*. Le son du mixer se mêle à celui de la télé, venu du salon. Celle-ci est allumée en permanence sur les chaînes françaises ou sur l'ORTC, la chaîne comorienne, que la famille capte grâce au satellite. Juste rentré de la mosquée, Papa Kamaria est installé nonchalamment dans le canapé. Il aide néanmoins régulièrement sa femme pour la préparation du repas alors qu'il a travaillé plus de 20 ans dans un restaurant situé à deux pas de la gare de Lyon. *«C'était un restaurant italien mais le problème c'est qu'il a fermé en 2012. Tout le personnel a été mis dehors. Maintenant je suis vieux à la maison, je suis au chômage. Je cherche du travail depuis mais je n'ai pas encore trouvé. Ils veulent des jeunes maintenant»*. Au mur, des photos d'un moment clé dans la vie du couple: leur Grand Mariage, célébré en 2010 aux Comores, après des années d'économie. Fier comme Artaban, entouré de ses deux filles, papa Kamaria porte une tenue noir et or de style arabisant. S'il a pu se payer le luxe d'un Grand Mariage au pays, c'est grâce à ses années de labeur passées en France. *«J'ai travaillé dur et à cause de ça, mon genou est mort aujourd'hui. A la mosquée, je dois m'asseoir sur une chaise, je n'arrive plus à m'agenouiller»*

C'est aussi pour cela que le père de famille a demandé un rez-de-chaussée suite à la destruction de la tour de logement où ils résidaient. Plus question pour lui de monter des escaliers. *«Depuis 1991 jusqu'à maintenant je suis à La Courneuve. Je ne veux pas déménager parce que c'est bon ici. On n'a pas de problème. Je suis tranquille avec ma famille. On est là, on vit bien. Aux Comores, on était bien aussi mais le problème, c'est qu'on n'avait pas de travail. C'est pour ça qu'on s'est déplacé pour vivre ici, pour chercher du travail. S'il y avait du travail aux Comores, tout le monde resterait là-bas.»*

Génération camembert

La porte claque, c'est Ibrahim qui rentre à son tour. La trentaine, le regard malicieux, c'est le cinquième enfant de la famille. S'il n'est pas le fils biologique de maman et papa Kamaria, il vit avec eux depuis de nombreuses années. En réalité, c'est l'enfant d'une tante restée au pays. Ibrahim est accompagné d'un ami chanteur. Ils doivent répéter des morceaux de toirab, une musique traditionnelle comorienne, pour une future noce et se retirent rapidement dans la chambre du jeune homme.

Egalement dans leur chambre à l'arrière, les deux sœurs se reposent sur leurs lits respectifs. Kamaria prépare ses animations du lendemain alors qu'Aminata regarde distraitement une série télévisée tout en chattant sur son téléphone. Les deux jeunes femmes comprennent le comorien mais ne le parlent pas couramment. *«Parler? No, j'y arriverais pas»* confie Aminata. *«Quand maman parle en comorien, je vais comprendre ce qu'elle dit en général mais il y a des choses qui vont m'échapper. On devrait prendre l'habitude de parler ici à la maison mais on le fait pas. C'est un peu la honte du coup quand on rentre au pays»*. Comme sa sœur, Aminata a conscience de la richesse de son identité. *«Je dirais que je suis française mais d'origine comorienne. Je n'oublie pas que je suis née en France quoi. Mais en même temps, je me considère plus comorienne que française»*. Et lorsqu'on lui demande où elle veut résider dans le futur, Aminata prend une seconde de réflexion avant de répondre. *«Euh... en France, oui en France. C'est un peu contradictoire»* concède la jeune femme en rigolant. *«Mais c'est parce qu'ici, on a accès à l'essentiel alors qu'aux Comores ils peuvent manquer de beaucoup de choses comme l'hygiène, la nourriture,... Après, c'est vrai qu'on n'a pas non plus tout ce qu'on veut ici mais on se plaint pas»*.

Une vision que ne partage pas le paternel, occupé à dresser la table au salon. Papa Kamaria espère toujours retourner vivre là où il a grandi. *«Je suis content qu'on vive ici mais je cherche un moyen pour qu'on retourne un jour aux Comores. Parce que là-bas, c'est chez nous. C'est obligé qu'on y retourne»*.

Il est près de 22h, la fin du jeûne a sonné. Sur la table, une dizaine de plats et d'accompagnements forme un repas copieux. La famille s'attable devant la télé. Ce soir, ils passeront un coup de fil au pays pour prendre des nouvelles de la famille.

Le soir est tombé sur La Courneuve. Les lumières des appartements illuminent la tour désormais. Sur le quai du RER, le chassé-croisé des Comoriens continue. Certains rentrent seulement du travail, d'autres regagnent le centre de Paris. Leur ville d'accueil ou de cœur désormais.

*Dit artikel kwam tot stand dankzij een residentieproject van het Vlaams-Nederlands Huis deBuren in samenwerking met de Stichting Biermans-Lapôte.
www.deburen.eu/parijs*